

## Conférence de Jean-Gabriel CARASSO

Jeudi 23 novembre 2006

### « Drôles de temps pour la culture »

En préambule je dois vous avouer que je ne suis absolument pas spécialiste de la question qui nous occupe aujourd'hui. Je ne suis pas philosophe, je ne suis pas historien, ni scientifique, ni sociologue, je suis totalement autodidacte du sujet. Ce que je vais vous communiquer sera très largement basé sur mon expérience personnelle et, s'il m'arrive d'émettre quelques propositions, il faut les considérer comme des hypothèses et non comme des dogmes.

Je me suis construit, intellectuellement, culturellement, professionnellement, à la fois dans le monde de l'éducation, dans celui du théâtre et, un peu, dans celui de la politique. Je suis fils de commerçants, immigrés à Paris. Au mois de juillet, ils m'envoyaient en colonie de vacances. J'y ai découvert un monde extraordinaire, celui de l'éducation active, de l'éducation populaire, qui m'a passionné. Cette préoccupation éducative, pédagogique, ne m'a jamais quitté. Un peu plus âgé, j'ai suivi des stages de formation pour animateurs au CEMEA (Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active). Je suis devenu instructeur — formulation qui sonne un peu militaire —, puis un des responsables de cette association. Enfin, j'ai moi-même formé de futurs animateurs, des enseignants, des infirmiers psychiatriques.

C'est à la même époque que j'ai rencontré le monde du théâtre. Un des responsables des CEMEA, Miguel Demuynck, qui avait été l'élève du grand comédien Charles Dullin, a été un des premiers, au sortir de la guerre, à se lancer dans le théâtre pour enfants, au sein du Théâtre de la Clairière, l'une des premières troupes professionnelles en France, qui a vu le jour en 1948 et qui a duré une trentaine d'années.

J'ai fréquenté le même lycée que son fils, ce qui fait qu'un jour je me suis retrouvé à peindre des tabourets pour un décor. Et c'est ainsi que j'ai découvert le théâtre, les décors, les coulisses — ce qui se passe derrière. Tout un monde s'est ouvert à moi. J'ai commencé par faire de la régie, puis être moi-même comédien. Je me suis lancé dans la mise en scène. J'ai créé ma propre compagnie. Et puis j'ai fait de la formation, jusqu'au Conservatoire national d'art dramatique. Un chemin de vie, dans lequel le hasard tient une part importante.

J'ai passé une bonne partie de mon existence, maintenant une quarantaine d'années, à m'intéresser à la question théâtrale. Depuis une vingtaine d'années, j'ai un peu mis de côté la pratique théâtrale pour m'intéresser aux politiques culturelles. En 1985, J'ai intégré, pour trois ans, le CFNA (Centre de formation national d'Avignon) et j'ai obtenu un DESS de sciences politiques. On réfléchissait sur des thèmes comme : « Qu'est-ce que diriger un projet culturel ? », « Qu'est-ce qu'une politique culturelle ? »

Cela m'a ouvert tout un champ de réflexions, et je n'ai cessé depuis de mêler ces trois préoccupations, c'est-à-dire l'éducation, l'art en général, la culture, le théâtre en particulier, et la question politique. J'ai, pendant une douzaine d'années, jusqu'en 1999, dirigé l'ANRAT (Association nationale de recherche et d'action théâtrale) en milieu scolaire. Depuis j'ai créé une petite structure qui s'appelle L'OiZeau rare, dont je suis directeur général et par ailleurs l'unique membre. Je propose mes services de consultant, j'initie divers projets, tout en continuant à avoir une pratique personnelle de réalisateur, de films notamment.

Je vous ai résumé mon parcours pour que vous sachiez qui vous parle et d'où mes réflexions sont issues. Elles se situent au croisement de mes trois préoccupations énoncées plus haut.

Qu'en est-il d'abord de mon propre rapport au temps, dans les domaines du théâtre, de l'éducation et de la politique ? Commençons par le théâtre. Le théâtre, c'est forcément un temps court. Le temps de la représentation théâtrale, le temps de la concentration du monde sur une scène, c'est un temps court — même si cela dure neuf heures comme le spectacle *Mahabharata* de Peter Brook, présenté au Festival d'Avignon en 1989. Certains spectacles durent six, sept, voire dix heures. Olivier Py en a monté un plus long encore. Mais, par rapport au temps représenté, c'est peu. Le théâtre, c'est forcément du temps concentré.

Le théâtre, c'est aussi un temps inégal. Il n'est pas le même pour le plateau que pour la salle. Le public s'est un peu préparé, mentalement, avant la représentation. Et puis, après, il y a encore le temps des commentaires, plus ou moins longs. Mais le temps fort, c'est bien celui de la représentation, même si c'est la partie émergée de l'iceberg. Côté plateau, les choses sont complètement différentes : des mois de répétitions sont nécessaires, travail qui éventuellement peut se poursuivre après. En réalité, deux temps se rencontrent, mais ils sont distincts, ils ne sont pas vécus de la même manière selon qu'on fait du théâtre ou qu'on assiste au spectacle. Ce sont donc des temps inégaux. Surtout — c'est vrai pour le théâtre mais aussi pour d'autres formes d'art —, le temps est très relatif. Un spectacle de neuf heures peut paraître court, alors qu'un spectacle de dix minutes ou d'une demi-heure, objectivement très court, peut sembler long. Encore une fois, le rapport au temps n'est pas le même selon que vous jouez ou que vous êtes spectateur. C'est donc à la fois un temps court, un temps inégal, un temps relatif.

J'ajouterai que le théâtre est un art de tous les temps. Quand on fait du théâtre, on s'inscrit dans le moment présent. Mais, rapidement, on vous parle de la tragédie grecque, de la *commedia dell'arte*, de toute l'histoire de cet art. Que vous le vouliez ou non, vous vous inscrivez soit dans l'imitation, soit dans la continuité, soit dans la rupture. On est lié à l'histoire de l'art, d'un art de tous les temps. C'est aussi un art de tous les espaces. Voyez le développement actuel du théâtre de rue, du théâtre d'appartement. J'ai fait du théâtre de cave, du théâtre de plein air en Afrique. Augusto Boal, metteur en scène brésilien, disait qu'on peut faire du théâtre partout... même dans les théâtres. C'est un langage. Et effectivement, j'ai envie de dire qu'on peut faire du théâtre n'importe quand... même à 9 heures le soir, sur une scène de théâtre. C'est bien un art de tous les temps.

En même temps, si j'ose dire, le théâtre ne peut être que de son temps, immédiat. Je ne parle pas de l'écriture de la pièce, parce que le texte peut être joué cent ans après avoir été écrit. La représentation théâtrale a lieu ici, maintenant, et elle se termine à la fin de la pièce. Les spectateurs applaudissent, et c'est fini. On est à la fois dans l'histoire du monde et, au moment même de la représentation, dans un moment qui s'inscrit totalement dans le temps présent, sinon cela ne fonctionne pas. On est dans ces deux temps à la fois. De plus, c'est une activité immédiate : il n'y pas de différé possible.

Je pense à Antoine Vitez, qui était un grand metteur en scène, théoricien du théâtre aussi. Il disait que le théâtre fonctionne correctement, pour le public notamment et pour la relation qui s'établit avec le public, quand il y a la rencontre simultanée de trois temps. Durant le spectacle, on est dans le temps de la fable, des personnages : il se passe quelque chose sur scène, qui nous touche. En même temps, on doit avoir conscience d'être dans un temps historique : cette histoire qu'on nous raconte doit avoir un rapport avec notre propre histoire, au sens plus large du terme, tout en comportant une dimension universelle — elle doit être de tous les temps. Il faut donc être dans la fable, dans l'histoire et dans l'universel.

Ce constat est sans doute valable pour tous les arts vivants, conçus pour une relation directe avec un public, comme la danse par exemple. C'est sans doute différent pour les arts de la reproduction. Un livre peut être lu longtemps après avoir été écrit, découpé, relu vingt ans plus tard. On ne peut pas procéder ainsi avec une représentation théâtrale. Un livre ou un

film peuvent avoir une vie différée ; le théâtre n'offre pas cette possibilité-là. S'il est écrit, c'est de la littérature théâtrale, qu'on peut effectivement lire. Une pièce filmée, ce n'est pas la représentation non plus, c'est une image, une trace en images de la représentation. Je pense qu'il y a une spécificité du temps au théâtre. Le temps immédiat, le temps court, y est essentiel.

En ce qui concerne l'éducation, on observe exactement le contraire. On s'inscrit forcément dans le temps long, dans le temps dilué. Gisèle de Failly, une des fondatrices des CEMEA, avait écrit un texte intitulé *Principes qui guident notre action*. J'en ai retenu un qui m'a particulièrement marqué : « L'éducation est de tous les instants, et de toute la vie. » En effet, on est étudiant toute sa vie. On n'en finit pas de se construire, de se former, de son plus jeune âge jusqu'à son dernier souffle. L'éducation ne s'arrête jamais. Surtout, elle ne se réduit pas au temps scolaire.

Pour reprendre la formulation de Jean Viard, l'éducation « c'est le temps des arbres, pas celui des jardins ». Au moment où l'on sème une graine, on ne sait pas ce qu'il en adviendra. Il faudra du temps, et ce temps bien souvent dépasse les jardiniers-éducateurs. En général, c'est après eux que les bourgeons apparaissent. Un temps forcément long est nécessaire, d'autant qu'« il ne sert à rien de tirer sur les feuilles pour les faire pousser ». On a parfois tendance à vouloir précipiter les choses. L'éducation est faite d'actes précis, mais leurs effets sont inévitablement différés dans le temps.

Parmi les temps favorables à l'éducation, il y a évidemment l'enfance, la jeunesse. Ce sont des temps de fondation, de construction. Pour cette raison, ils sont essentiels. Si on rate ces moments-là, on aura beaucoup de mal, par la suite, à rattraper le retard. Ce sont aussi des temps longs, parfois même extrêmement longs quand ils correspondent à la transmission au sein de la famille. Il y a ce qui se raconte et ce qu'on tait, ces grands silences parfois transmis de génération en génération et qui s'installent dans l'inconscient. Une psychanalyste a étudié ce phénomène : les difficultés actuelles d'un individu peuvent en réalité avoir pour origine un traumatisme ayant affecté un ancêtre et qui a été transmis de génération en génération ; tout cela fait partie de la construction de l'individu et, bien sûr, on s'inscrit alors dans des temps encore plus longs. Je pense à un spectacle formidable, *Forêts*, de Wajdi Mouawad, qui raconte la recherche d'une jeune Québécoise qui remonte trois ou quatre générations pour répondre à des questions d'aujourd'hui.

Même si l'éducation est aussi constituée de moments, d'actes éducatifs courts, elle s'inscrit forcément dans des temps longs et dans des temps différés. Le temps différé signifie que j'agis ici, maintenant, mais que le résultat interviendra ailleurs, plus tard, c'est-à-dire dans un autre espace, dans un autre temps.

J'ai fréquenté l'École internationale de théâtre de Jacques Lecoq, aujourd'hui décédé. A 24-25 ans, on avait un enthousiasme d'enfer, une pêche terrible. Au sortir de l'école, on allait changer le monde. Jacques Lecoq nous disait : « Calmez-vous ! Attendez sept ans pour constater les effets. Ce n'est pas à l'aune d'un diplôme, quel qu'il soit, que l'efficacité de l'éducation peut être mesurée. Elle est différée et elle peut se manifester dans un autre domaine, rebondir comme une boule de billard sur un autre sujet. »

Le principe du différé — « A quoi ça sert ? Tu verras, tu comprendras plus tard ! » —, pour un jeune ou une personne en formation, c'est difficile à entendre. Il faut pourtant oser l'énoncer et refuser la culture du résultat immédiat.

Avec le temps politique, on a affaire à un temps cyclique, un temps essentiellement ponctué par les élections, qui imposent leur rythme propre, souvent en contradiction avec le rythme des artistes et celui de l'éducation ou de la formation. Le temps politique est marqué

par le souci conscient ou inconscient, peu importe, de l'élection ou de la réélection. Ce qui a pour conséquence qu'on va parfois trop vite sur un certain nombre de sujets.

La réponse apportée aux problèmes de transports illustre ce conflit des temps. A Paris, Denis Baupin, un élu Vert responsable des transports, a initié une série de travaux. Certaines rues changent de sens, quand d'autres sont rétrécies. On dit qu'il veut achever ces aménagements avant la fin de l'année pour disposer d'une année tranquille avant les prochaines municipales. Certaines idées sont formidables, mais le fait de concentrer ces travaux dans un temps très court a engendré une zizanie phénoménale. Certains disent que ça va lui coûter sa place, à l'actuel maire de Paris. On verra bien.

Nous sommes tous confrontés à différents types de relations au temps. Nous sommes tiraillés par les exigences qu'imposent ces trois temps, qui chacun ont leur légitimité. Il y a la nécessité de faire des choses courtes, qui correspondent à des événements, des moments forts. Une conférence par exemple, à une date déterminée. Ce type d'impératif peut inciter à la créativité, à la création. Mais il faut absolument également assumer la patience, le temps dilué. Il ne faut pas vouloir aller plus vite que la vie quand on veut la construire. Dans le domaine culturel notamment, cela me paraît essentiel.

Il nous faut en permanence jongler avec la nécessité des temps courts et celle des temps longs. Quand il s'agit de prendre des décisions pour le règlement d'un certain nombre de problèmes très concrets, on se rend compte de l'influence des aléas de la vie politique et sociale.

La notion de temps varie énormément selon les cultures, ou plus exactement selon les civilisations, ces ensembles de personnes qui vivent de la même manière. On a souvent tendance à confondre la culture et la civilisation. Je préfère parler de civilisation. Je me garderai bien de définir ce qu'on appelle le temps. Saint Augustin a écrit que le temps est une chose que tout le monde connaît mais que personne n'est capable de définir concrètement par des mots. Pour ce qui est de la culture, il en va un peu de même : elle présente de grandes différences selon les temps mais aussi selon les cultures.

Je vous livre cette anecdote que m'a rapportée Raymond Weber, à l'époque responsable de la culture au Conseil de l'Europe. Il participait à une réunion avec des ministres, des hauts fonctionnaires, etc. Ils attendaient un intervenant, qui tardait. Raymond Weber, comme d'autres, perdait patience. A ses côtés un ministre africain patientait, calmement, et lui dit ceci : « Vous, les Européens, les Occidentaux, vous n'avez rien compris au temps ; vous avez l'impression d'attendre toujours plus puisque vous partez du moment où il était censé arriver. En réalité, plus on l'attend, plus on se rapproche du moment où il va arriver : on l'attend donc toujours, en effet, mais de moins en moins. » Il ajoutait : « Vous, les Européens, vous avez la montre ; nous, les Africains, on a le temps. » C'est un rapport au temps tout à fait différent du nôtre. Les notions de temps et de culture deviennent toutes relatives quand on considère les choses sous cet angle.

La notion de temps varie aussi en fonction de notre rapport à l'Histoire. Une autre anecdote : j'ai accueilli à Paris un ami, directeur de théâtre à Montréal. C'était la première fois qu'il venait en Europe, il n'avait jamais quitté l'Amérique du Nord. Je lui fais visiter la ville, Notre-Dame, etc., et il me dit : « Vous n'avez que des vieux trucs ici. » Il percevait notre environnement comme étant d'une certaine manière « plombé » par le passé. L'Amérique du Nord regroupe des pays beaucoup plus jeunes, davantage tournés vers l'avenir. Ce rapport à l'Histoire, au passé, a une influence extrêmement importante sur notre rapport au temps.

Je pense aussi au succès des Journées du patrimoine, par exemple. C'est un signe, dans le champ de la culture, de la nécessité d'un rapport au temps, à l'Histoire, sans doute

exacerbée par le fait qu'on vit une période de mutation, d'accélération du monde. Comme dit le proverbe togolais : « Si tu ne sais pas où tu vas, souviens-toi d'où tu viens. »

A Jérusalem, le rapport au temps impose le poids de milliers d'années, alimentant la source des conflits du Moyen-Orient. Ce qui n'empêche pas les habitants de cette région d'être tournés vers les technologies nouvelles, le monde qui avance. Bien sûr, tout cela est mêlé.

Notre rapport au temps et à la culture évolue en fonction de notre âge. A 5 ans, mon petit-fils est passionné par les dinosaures, comme beaucoup d'enfants de son âge. On retrouve là l'intérêt des très jeunes pour les sources de la vie, pour des choses très anciennes, pour le monde d'avant, qui agissent comme support à l'imaginaire. Par contre, ma vieille tante de 99 ans, qui vit en maison de retraite, s'intéresse à des tout petits moments de la vie d'aujourd'hui, à des tout petits moments de bonheur qu'elle peut encore goûter. Ne lui parlez pas du passé ! Je les caricature un peu, certes.

Quand on est enfant, on a la vie devant soi, on se dit que, demain, plus tard, on fera telle chose. On se projette très loin dans le temps. Et puis, un jour, on devient adulte, me semble-t-il quand on se dit : « Demain, c'est aujourd'hui. » Notre relation au temps évolue : on se dit que, si on ne fait pas telle chose aujourd'hui, après ce sera trop tard. Et puis il y a ce qu'on appelle le troisième ou le quatrième âge de la vie, quand on se dit : « Demain, c'était hier. » On se rend compte qu'on n'est plus dans la projection mais dans le souvenir, on pense à ce qu'on s'est construit, au passé, à notre histoire. Cette évolution ne correspond pas à des âges fixes, elle varie selon les individus. Quoi qu'il en soit, au cours d'une vie, on modifie inévitablement notre rapport au temps, de manière assez sensible. Les religions et les croyances jouent aussi leur rôle. Comme le soulignait Jean Viard, « la société industrielle a tenté d'arracher le temps à Dieu ». Avant la révolution industrielle, il y avait le temps de Dieu, désormais il y a le temps des hommes.

Evidemment, si l'on croit à l'éternité, à la métempsycose, à la réincarnation, à un autre temps après, on a un rapport au temps différent que si on n'y croit pas. La religion, les croyances philosophiques ont une influence sur nos modes de relation au monde en général, au temps, à la culture.

Nous autres, Occidentaux, sommes évidemment frappés par le sacrifice des kamikazes intégristes qui se font sauter avec leur bombe, lesquels pensent que ce qui est important c'est ce qu'on nous a promis ailleurs, dans un autre temps. A l'inverse, j'ai noté le slogan publicitaire d'une marque de jean : « La vie est trop courte pour s'habiller triste », qui sous-entend qu'elle s'arrêtera un jour, inévitablement, et qu'il faut donc la vivre entièrement.

Selon qu'on a le sentiment d'avoir la vie devant soi ou qu'on a conscience qu'elle va s'arrêter demain, on modifie complètement notre rapport au temps. Appréhendé sous cet angle, notre rapport au temps renvoie à notre rapport à la mort, la nôtre, celle des autres, et son éventuel au-delà. C'est fondamentalement un problème culturel, de civilisation.

Au sein d'une même civilisation, on peut observer différentes perceptions du temps. Jean Viard fait remarquer que le temps agricole n'est pas le temps de la ville, le temps rural est différent du temps urbain ; le temps des transports n'y est pas le même, pas plus que le rapport à la nuit, au jour, à la pluie, etc. J'ajouterai que le rapport au temps est en ce moment beaucoup modifié par la technique, dans le domaine de la communication notamment. Le temps du pigeon voyageur n'est pas le même que celui du courrier des PTT, qui diffère de celui du téléphone ou du fax. Aujourd'hui c'est le temps des e-mails — des courriels, comme disent nos amis québécois — et des SMS. Les évolutions technologiques nous donnent la sensation d'une formidable accélération du temps, et évidemment notre rapport à la vie s'en trouve modifié. De même, on pourrait évoquer l'influence qu'ont eue la machine à vapeur, le TGV, l'avion, etc., sur nos comportements.

Dans le domaine artistique, le temps varie aussi en fonction de la forme de langage utilisée. Le temps du livre — celui de l'écriture ou de la lecture — n'est pas du tout le même que celui du film. La fabrication d'un film s'inscrit dans un autre temps que la conception d'une exposition ou que la représentation d'un spectacle vivant. La nature même de la pratique artistique implique un rapport au temps spécifique.

D'un point de vue culturel, la capacité ou non à différer induit différents rapports au temps. On oppose souvent nature et culture. Les animaux, par exemple, n'ont pas cette capacité à différer leurs désirs ou à distinguer l'effet de la chose. Etre « cultivé » se caractérise peut-être — c'est mon hypothèse — par la capacité à différer l'intérêt, le plaisir, l'effet dans le temps, c'est-à-dire, en termes psychanalytiques, par la capacité à accepter la frustration. Ce qui me semble être une attitude profondément culturelle, construite. Au contraire, la volonté de résultat immédiat, d'avoir tout tout de suite, va à l'encontre de l'idée de culture, et peut même parfois confiner à la barbarie : on n'est plus loin alors de la vie animale.

Quelques mots sur la notion de culture. Elle varie selon les temps — les époques — et selon l'idée qu'on s'en fait. Etre cultivé aujourd'hui ne signifie pas la même chose qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, au Moyen Age ou dans l'Antiquité grecque. La culture paysanne, ce n'est pas tout à fait la culture populaire, tout comme la culture bourgeoise de l'entre-deux-guerres diffère de la culture ouvrière de 1936. Il s'agit de rapports au monde différents. La culture littéraire académique, ce n'est pas l'underground des années 1960. Au cours d'un même siècle, ou dans des périodes plus courtes, la notion de culture subit des modifications. Aujourd'hui, c'est une notion extrêmement diffuse, complexe, à laquelle tout un chacun se réfère sans jamais la définir.

Je me souviens d'une ministre de la Culture qui a écrit un livre qu'elle commence ainsi : « Bien entendu, je ne définirai pas la culture ». Suivent 280 pages où il en est question, mais sans qu'on sache de quoi elle parle. Le sociologue Jean-Claude Passeron a, quant à lui, noté 117 définitions du mot « culture ». Pour ma part, je prends le risque de suggérer quelques pistes pour définir la culture, ne serait-ce que pour pouvoir parler du temps. Je vous propose un classement en trois catégories.

Il y a d'abord une culture que j'appellerai ethnologique. Sont concernées la culture bretonne, la culture corse, la culture amérindienne, la culture française, etc. Ce type de culture renvoie aux signes de reconnaissance d'une collectivité, à des modes de comportements communs, qui passent par le langage, le vêtement, la nourriture, etc. On peut y inclure des attitudes : la manière de s'exprimer avec les mouvements du corps (les Italiens, ou les Nord-Africains, ont une façon de « parler » avec les mains, avec le corps, qui diffère de celle des Suédois ou des Latino-Américains). On peut aussi noter diverses manières de se loger, se soigner, prier, etc.

On peut aussi avoir le sentiment d'appartenir à une communauté qui peut être une classe sociale. Je pense au travail de Bourdieu sur la culture de classe. Il existe différentes manières de penser le monde, qui sont fonction de la classe sociale à laquelle on appartient. Cette culture-là, en général, s'inscrit dans un temps long, c'est le temps de la transmission, de génération en génération, qui parfois s'effectue d'une manière inconsciente. La conception ethnologique de la culture s'inscrit dans un temps long.

Et puis il y a, à l'opposé, la culture industrielle d'aujourd'hui, que symbolisent le consumérisme absolu, le fast-food, la télécommande, la mode, le zapping, etc. Elle prend appui sur l'image, le son, le vêtement : des produits culturels conçus pour générer des profits et qu'il faut donc remplacer rapidement. Il faut que ces produits se « reproduisent ». Avec certaines émissions de télévision, on est dans le culte de l'audience maximale, on parle même de quantités de cerveaux disponibles auxquels on s'adresse pour vendre des images de Coca-

Cola ou de la mode vestimentaire. Cette culture industrielle s'inscrit dans le temps le plus court possible. C'est de la culture-Kleenex, jetable.

Le troisième type de culture, qui finalement nous intéresse ici, correspond à ce qu'on regroupe sous les termes « politique culturelle » ou « action culturelle ». C'est ce que j'appelle, pour ma part, la culture humaniste, c'est-à-dire une conception de l'homme par l'homme, qui pense que par l'échange de savoirs, de connaissances, de pensées, de formes artistiques, notamment, les hommes se construisent entre eux.

Robin Renucci me disait récemment que la culture ce sont des clés qui nous permettent de nous situer. Un de ses enjeux, c'est bien de nous fournir des clés pour essayer de comprendre le monde dans lequel nous vivons, et nous aider à nous situer dans ce monde-là. C'est un des objectifs de toutes les politiques culturelles menées depuis cinquante ans, qui passe par exemple par la mise en place d'équipements plus ou moins prestigieux. Cette culture, on la voudrait démocratique. Démocratiser la culture, c'est la rendre accessible au plus grand nombre. Tous les débats suscités par ce type de problématique fondent précisément les politiques culturelles : comment organise-t-on cette culture humaniste, qui n'est pas la culture ethnologique, qui entre souvent en conflit avec la culture industrielle, qui représente un autre espace et un autre temps ?

Avant de poursuivre, je voudrais préciser en quelques mots la différence entre art et culture. Quand on parle de culture, au sens humaniste du terme, on la confond souvent avec l'art. On parle de politiques culturelles, quand en réalité il s'agit de politiques artistiques, notamment quand on joue sur l'offre artistique, qu'on construit des théâtres, des cinémas, des bibliothèques. Soit on part de l'ensemble des œuvres qui ont été produites avant nous, soit on aide les artistes actuels — c'est nécessaire — à produire les œuvres d'art d'aujourd'hui. Une des raisons de cette méprise tient au fait qu'on confond la question de l'art avec celle de la culture. L'art, c'est cette activité humaine qui consiste à produire des formes écrites, dessinées, musicales, etc., bref des formes signifiantes, pour celui qui les émet et pour ceux qui les reçoivent.

On peut consacrer sa vie à une activité artistique dans l'isolement ; certains auteurs passent toute leur vie, enfermés dans leur chambre, à écrire. C'est le cas aussi de certains peintres ou de sculpteurs, cloîtrés dans leur atelier. On peut, de même, passer sa vie sur un plateau de théâtre, avec des comédiens, à répéter, faire de la recherche théâtrale pour soi. C'est tout à fait légitime, c'est même très important d'essayer d'élever la production artistique, d'en approfondir le sens, la forme. On peut très bien faire de la recherche fondamentale donnant vie à une production, qu'on appelle aujourd'hui « création », même si le terme est discutable. Il est important que, dans nos sociétés, il y ait des artistes parce qu'ils ont des choses particulières à nous dire. C'est donc un domaine de l'activité humaine qui mérite d'être soutenu par la collectivité, donc par l'argent public. Mais penser que c'est de la politique culturelle constitue une erreur.

La culture, c'est le rapport que chacun d'entre nous entretient ou pas avec ce qu'on appelle l'art. De même, il existe une culture scientifique ou religieuse. La culture, c'est le rapport de l'individu à la chose. Ici, la chose c'est l'art. L'action culturelle, ou la politique culturelle, consiste à faire en sorte que l'art s'adresse à un maximum d'individus, ce qui suppose des efforts en matière de formation, d'éducation et, par ailleurs, de médiation, de diffusion, parce que certaines œuvres sont difficiles d'accès.

Depuis une cinquantaine d'années, de nombreuses politiques artistiques ont été menées, qui ont joué sur l'offre artistique, mais on s'est beaucoup moins intéressé au développement culturel des individus, qu'ils soient jeunes ou moins jeunes, à la médiation.

Le premier type de culture, ethnologique, est de tous les temps ; elle nous dépasse largement les uns et les autres ; elle nous inscrit dans le temps, dans un temps générationnel.

Je fais partie de la génération 1968, j'avais les cheveux longs à l'époque ; aujourd'hui, les jeunes portent des bonnets. On appartient, par nos vêtements, nos manières d'être, à des périodes générationnelles.

La culture industrielle, sans cesse renouvelée, ne nous dépasse pas. Elle nous assaille, elle nous aliène, elle nous assomme parfois, elle nous réduit à un rôle de consommateur.

La culture dite humaniste, elle, nous construit, individuellement et socialement. Je crois évidemment à l'importance de tout cela. Cette chose qu'on appelle la culture, ce rapport au monde de l'art, de la pensée, des langages symboliques, quels qu'ils soient, exige du temps et des efforts parce que ce n'est pas inné, ça se construit, sur la durée inévitablement.

En réalité, on n'est pas exclusivement dans l'une ou dans l'autre forme de culture. On est tous en permanence au croisement de ces trois cultures. Bernard Lahire est l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Culture des individus*. Je vous en conseille la lecture du premier chapitre au moins. Il explique que nous sommes en permanence sollicités par notre histoire personnelle, par nos racines et par notre environnement culturel. Personnellement, je prends parfois plaisir à regarder la Star Academy — et je n'ai pas honte de le dire —, ce qui ne m'empêche pas d'apprécier les spectacles de recherche. Cela dit, tout est question d'équilibre et de maîtrise.

Ce qu'on mesure en général, ce sont les pratiques culturelles, qui sont très diverses. Elles sont soit individuelles, soit collectives. La lecture, le fait de fréquenter une bibliothèque, correspondent à une démarche individuelle. Se déplacer pour assister à un spectacle relève d'une démarche familiale ou sociale. Sont-elles occasionnelles ou fréquentes, régulières ? ont-elles lieu à domicile ou en dehors ?

Auparavant, les activités culturelles se pratiquaient surtout en dehors du domicile, mis à part la lecture éventuellement. Aujourd'hui, la télévision vous « scotche » et, avec le home-cinéma et le DVD, le phénomène s'intensifie, ce qui n'est pas sans influencer sur notre rapport au temps et sur les pratiques culturelles en général. On doit aussi tenir compte de tout cela.

Evidemment, les pratiques culturelles dépendent de la proximité avec les équipements ; pour me rendre au théâtre, me faut-il prendre l'autobus pour un trajet d'une heure, aller et retour. La distance — ce rapport à l'espace, et donc au temps — influe sur les pratiques culturelles. Il nous faut jouer en fonction de ces deux variables : le temps et l'espace. Disposer d'offres près de chez soi, bénéficier de suffisamment de temps, sont des éléments favorables. Même si cela ne suffit pas : entre aussi en ligne de compte la légitimité sociale qu'on accorde à ce type d'activités. Je vous renvoie au travail de Bourdieu et à cet ouvrage récent de Jean-Claude Wallach intitulé *La Culture pour qui ?*, dans lequel il explique qu'aménager des espaces ou des temps ne suffit pas, si le public n'est pas motivé par une certaine légitimation sociale.

Notre époque se caractérise par une augmentation du temps libre. Jean Viard explique que, d'une part, on est jeune plus longtemps et que, d'autre part, on vit plus longtemps et en meilleure santé. Il faut aussi compter avec le chômage et la diminution du temps de travail. Le temps libre — ce temps qui échappe au temps de travail et au temps domestique, consacré aux courses, à la cuisine, à la vaisselle, à se soigner, etc. — augmente. Qu'en fait-on ? Ce temps peut être consacré à des activités culturelles. Mais toutes les études montrent que ce n'est pas du tout évident. Jean Viard rappelle que, depuis la création de la télévision, on a gagné, les uns et les autres, 100 000 heures de liberté. Qu'en fait-on ? On regarde la télévision, et les 100 000 heures de liberté qu'on a gagnées depuis les débuts de la télévision, ce sont 100 000 heures qu'on passe devant la télévision. Heureusement regarder la télévision constitue encore, de temps en temps, une activité culturelle. Catherine Clément a intitulé son rapport sur la culture et la télévision *La Nuit et l'Été*. C'est souvent la nuit et l'été, à 1 heure du matin, que sont diffusés les programmes culturels les plus intéressants, mais pas seulement. A la



libération du temps actuelle ne correspond pas automatiquement un temps consacré à la culture.

Selon Olivier Donnat, du département des études et de la prospective au ministère de la Culture, les personnes qui ont gagné quelques heures de liberté sur le travail font plus ce qu'ils faisaient déjà avant, c'est-à-dire plus de courses, plus de jardinage, plus de bouffes avec les copains... ou plus de TF1. En matière culturelle, le grand bénéficiaire des 35 heures, c'est TF1. Ce qui signifie qu'il ne suffit pas de libérer du temps : c'est du temps dédié à la culture qu'il faut dégager. Si on veut promouvoir d'autres pratiques, ou un approfondissent des pratiques culturelles, qui aient du sens pour ceux qui s'y adonnent et pour ceux qui les mettent en place, il faut imaginer des stratégies nouvelles.

On peut gagner du temps sur le temps de télévision, évidemment. Mais la télévision elle-même, de service public particulièrement, doit s'engager à diffuser à des heures acceptables des émissions moins consuméristes. C'est l'objet du débat actuel sur la mission de service public culturel, qui serait la contrepartie de l'attribution d'argent au service public de télévision. Pour ce faire, il faut sortir de la logique de la concurrence avec les chaînes privées.

Par ailleurs, peut-on inclure des temps culturels dans le temps de travail ? Peut-on inclure la question culturelle dans le champ du travail ? Des expériences ont été menées dans ce sens. Je pense à tous ces comités d'entreprise qui, aux débuts de la décentralisation, emmenaient des groupes d'ouvriers assister à des spectacles de Jean Vilar au Festival d'Avignon. Ce n'était pas exactement sur le temps de travail : on n'arrêtait pas les usines pour aller au théâtre, mais cela faisait partie des relations de travail. Ce type d'activité culturelle correspondait au projet d'émancipation des syndicats. Aujourd'hui, à travers les comités d'entreprise, on propose aux salariés des billets à tarif réduit pour Holiday on Ice. Cela n'a plus le même sens. Ne pourrait-on pas imaginer des stratégies — j'ignore lesquelles — pour essayer de retrouver un lien entre le temps de travail et le temps de la culture ? Des croisements sont possibles, pas forcément sur le temps de travail même, encore que, dans les récits mythiques du TNP (Théâtre national populaire), on raconte que Jean Vilar ou Gérard Philipe allaient dans les usines au moment du repas de midi pour parler aux ouvriers du spectacle qu'ils allaient jouer le soir. Beaucoup de liens se sont distendus. Evidemment, les conditions générales de l'époque ont beaucoup changé.

Est-il possible d'inclure des temps culturels dans les temps contraints ? Des tentatives ont eu lieu en prison, à l'hôpital, parfois à l'école, dans les maisons de retraite. C'est un champ de travail qui n'a pas été suffisamment développé, qui mériterait pourtant de l'être davantage.

Après le temps de travail, le temps domestique, le temps contraint, il me faut évidemment parler du temps de loisir. On assiste à une explosion du nombre des festivals d'été. Aujourd'hui la moindre ville ou village organise son festival. Je pense aussi à des événements récents : les Nuits blanches, à Paris, ou les Folles Journées, à Nantes, dédiées à la musique classique. Dans ces deux cas, le fait de varier les temps et les espaces a eu pour effet de varier les publics. Je pense aussi à l'opération « Un été au cinéma ». On a donc la possibilité de jouer avec les temps. Mais, surtout, je pense qu'une véritable politique culturelle consiste en une politique d'éducation artistique et culturelle dès l'enfance, parce que le rapport aux œuvres, à l'expression, n'est pas inné : ça se découvre, ça s'acquiert, ça se travaille. Dans certaines familles, ça se transmet mais on sait très bien que c'est relativement limité.

L'enjeu aujourd'hui, me semble-t-il, c'est d'inclure la question de la culture dans tous les temps de formation, dès l'enfance. Qu'il s'agisse du développement de l'éducation artistique à l'école, mais aussi dans la formation des enseignants, dans toutes les formations en général, c'est un chantier énorme.

Jacques Livchine, qui fait du théâtre de rue depuis longtemps, me disait que, contrairement à l'antienne selon laquelle il faut aller dans les quartiers travailler avec les

personnes défavorisées, on doit s'adresser aux personnes favorisées, monter des ateliers culturels, artistiques, avec ceux qui demain nous dirigeront, à l'ENA par exemple. De la même manière qu'on a réussi à introduire à l'école la question du corps grâce au sport, à l'éducation physique, on devrait parvenir, dans un pays comme le nôtre, ce que les Anglo-Saxons ont réussi beaucoup mieux que nous, à introduire la question de la sensibilité, de l'art, de la culture dans toutes les formations, c'est-à-dire mener une véritable politique d'éducation artistique et culturelle, durable et concertée.

Un manifeste récent rappelle que ce n'est pas forcément une question d'argent. Depuis quarante ans de nombreuses expériences ont été menées par le biais d'ateliers, de stages, de formations, de PAE [*projets d'action éducative*], etc. Il faut maintenant prendre des décisions politiques, agir, sans vouloir aller trop vite.

Comment procéder ? Il faut tenir compte des rythmes scolaires : si l'on ajoute une activité, il faut en supprimer une autre, ou alors — le débat a récemment été lancé par une candidate à l'élection présidentielle —, il faut envisager d'augmenter le nombre d'heures de cours des professeurs ou leur temps de présence dans les établissements scolaires, pour les dédier à des activités artistiques, culturelles. Cela pose évidemment des problèmes d'ordre financier, organisationnel, syndical, etc. Il y a aussi cette proposition de libérer une demi-journée dans tous les établissements scolaires, qui serait consacrée à des activités artistiques, culturelles.

Il faut dégager du temps : c'est un des blocages les plus importants. On aura beau signer des pétitions de principe, tenir de grands discours sur la culture, sur notre rapport au monde, déplorer le fait que ce sont toujours les mêmes catégories d'individus qui fréquentent les établissements culturels, si on n'arrive pas à convaincre sur cette question du temps et, en même temps, à faire reconnaître la culture comme une activité éducative aussi importante qu'une autre, on n'avancera pas.

Très concrètement, il faudrait mettre en place des formations, des programmations jeune public, des horaires adaptés. Ce sont des mesures très pratiques, mais la question essentielle demeure : comment parvenir à dégager du temps, dans les années qui viennent, pour des activités culturelles ?

Deux mots pour conclure, et rebondir sur le titre que j'avais proposé pour cette conférence. On vit de drôles de temps non seulement pour la culture, mais pour nos identités respectives. Le travail est devenu une denrée rare. La famille n'est plus ce qu'elle était : elle se décompose, se recompose ; les homosexuels vont bientôt pouvoir se marier, avoir des enfants. La nation est diluée dans l'Europe — qui comprendra bientôt la Turquie, voire le Maghreb ? La religion ne structure plus notre pays comme par le passé, ou alors elle est surinvestie et donne lieu aux intégrismes qui font les ravages qu'on connaît. L'enfance n'est plus l'enfance : à 3 ans on négocie déjà ; la vieillesse n'est plus la vieillesse : à 85 ans on est encore en pleine forme. On vit une période de mutation considérable, du point de vue technologique, anthropologique. Dans cette période qui inquiète, deux grandes questions exigent des réponses : l'éducation et la culture.

Que transmet-on à nos enfants ? Quelles valeurs, quelle histoire, quels comportements, quel langage ? A l'heure où nos enfants zappent plus vite que nous sur Internet, où par les SMS ils inventent un langage nouveau, il nous faut réfléchir à la question des contenus et des formes de l'enseignement. Doit-on continuer à transmettre de manière magistrale ou, au contraire, tenir compte d'un siècle de pédagogie active, de pédagogie nouvelle, du rapport au corps, etc. ?

Quelles sont les valeurs communes ? Notre société, de plus en plus « explosée », est menacée par un phénomène de « balkanisation », c'est-à-dire le règne du chacun pour soi —

ou chacun devant son écran — et la perspective de voir chaque groupe, sous-groupe, ou mini-groupe, se référer à sa propre culture, sa propre forme artistique, son propre langage. Face à ces risques, quelles sont les actions culturelles, les politiques culturelles à mener? Comment éviter que les équipements culturels servent uniquement à ceux qui s’y reconnaissent déjà? Parviendra-t-on — et comment? — à leur donner du sens pour d’autres publics qui a priori n’y viendraient jamais? Faut-il aller vers eux? Comment? Dans quels temps? Faut-il varier les espaces, varier les temps? Ce sont là des questions essentielles pour la société dans laquelle on vit et surtout dans laquelle nos enfants vivront dans les années à venir.

Jean-Gabriel Carasso  
L’Oiseau rare  
23-11-2006